

pour

Danielle Collobert

Jacques Roubaud

Anne-Marie Albiach

Bernard Pingaud

Michel Camus

Henri Deluy

Aline Dobry

Hubert Courcoux

Danielle Collobert... je l'entends, je la vois,
elle est mêlée à ma parole, et le travail que
je fais lui fait sa place, ou plutôt elle trouve,
sans effort et douloureusement, sa place au
beau milieu.

Ludovic Janvier

quelle tristesse . je ne peux pas écrire,
pardonnez-moi

Samuel Beckett

Jacques Roubaud

comme brûle jamais. dit.

pour Danielle Collobert

temps. pour elle.

avec le temps. pour elle. la prose
au sens inverse du sens habituel était. devenue.
poésie. mais comme la prose de récit. pour elle. était
née d'une mort. de poésie c'est de la mort.
du récit qu'est venue. plus tard. pour elle. de nouveau la
poésie.
à l'extrême bord. de sa mort. à
elle
impossible. de séparer
de sa mort. au
jourd'hui.

disait.elle.

je ne peux pas.disait.elle. la
poésie.
je ne sais pas
ce que c'est.
mais s'asphyxiant à la fin. des phrases seulement. de récit.
de ne plus pouvoir aller au bout des lignes. de devoir.
interrompre.pas
exprès. par
asphyxie.
parce que.
ne plus dire. bouts
de parole poussée par.
l'
infinitif.

l'

« l'œil intérieur. qui voit.
et
trouve l'
œil
extérieur. »

raconter

raconter :

« trous
minuscules dans
la patine
du vieux bois
innocente. »

chaque jour

« chaque jour
je prends la forme d'un départ.
il n'y a pas de préparatifs à faire.
je décide.
seulement, je me lève
de l'endroit de phrase où
je me trouve, je traverse
la ligne dans toute
sa largeur.
j'arrive
aux faubourgs.
encore, plus,
loin.
l'eau noire,
de tout.
ce silence. »

je suis

« je suis dans la pièce noire,
sombre, de la nuit épaisse,
parce que je souhaite cette épaisseur, rarement
le monde. »

les précisions aboutissent au récit de moments incertains

plus tard, poussée sans cesse sur ce chemin, de
la poésie vers l'impossibilité de,
la poésie de l'impossibilité de
la poésie personnelle, vers
le récit de l'impersonnalisation de la
poésie, elle en vint
en quelque moment de plénitude
à la surprise d'un équilibre précaire,
où il semblait y avoir, quelque,
duplicité possible face
au, silence raccourcissant.

« tu »

« tu tremblais.
dans mes mains.
et je.
fige.
ici.
le. tremblement. »

comme à mesure

alors.
comme à mesure. *le temps. l'invariable*
de la prose même. *transcrite* ne
soulageait plus l'immobilité. avec le temps.
pour elle. cette forme non vers était.
devenue. inséparable. de l'
identité. s'abolissant. et.
par le ralentissement des phrases dans l'intensité.
et l'abstraction.
elle retrouva. après tout détour le piège. le même du piège
circulaire. le bâillon.
du lyrisme
dans la bouche

que

que de tout *ailleurs* ne vient que
l'à quoi bon généralisé.
qu'à la fin de nouveau *elle-je pousse une porte*
qu'elle- je monte. c'est.
convenu. qu'elle-je est. sur le lit. imperméable. yeux
fixes. je-elle regarde la. quelque temps.
je-elle-je. est morte.
que l'œil intérieur a. rencontré l'œil
extérieur.

assez

Anne-Marie Albiach

« L'AMOUR SUPRÊME »

« ...nul ne peut posséder son réel
idéal sinon dans la lumière créatrice... »
Villiers de l'Isle-Adam

je peux sans doute dire elle, dans l'instant; elle vit elle attend elle ne fuit pas : ce qui l'entourait devenait pour le témoin occulté du même genre, donnée de plus en plus mortifère et nocturne — Admettons que la loi aveuglante de l'inscription qu'elle désirait, s'obscurcissait à chaque élaboration, de par un mécanisme absorbant de l'Autre qui lui renvoyait en miroir « Survie »;

Dans la peur peut-être mêlée de Désir, elle s'appropriait cette image multiforme qui ne transparaissait pas sur son corps intact. Cependant les inscriptions réitérées d'une certaine recherche d'équation appropriée aux doubles pulsions, imprégnaient en elle, *malgré l'éclat de sa chevelure*, le dessein sourd devenu irréductible, d'une CHUTE

Eux savaient qu'on ne pouvait parvenir au UN d'une diction pleine, et cette évidence, comme de par l'alimentation d'un *feu mourant* tendait vers l'irréversibilité de la trajectoire sans même considérer la négation qu'elle prit en plein recul, elle recherche simplement l'anonymat des lieux de passage : fuir ce désir de plus en plus urgent, ou la tentation de faire coïncider les extrêmes;

Le hasard d'une disparition de ce qui constituait telle force corporelle ou scripturale s'élaborait, sous-tendu par les *Voix* d'un Chœur mémorielles; ainsi peuvent-ils se mettre en demeure de franchir des limites *factices* — Quelle est maintenant la différence entre limites *factices* et limites tangibles? Cela dépasse ce que l'on pourrait dire « plusieurs livres », cela tiendrait peut-être d'un conditionnement textuel/social — et ceci sans conclusion, car comment en entrevoir.

Aline Dobry

à Jacques Roubaud

de dire à survie verbe à brisure vouloir à
de corps qui est conscience du corps et de
se meut indiscernablement masse multitude vouloir à
menottes et chaînes

cassure

partir certitude vers c c était parti vers
une certitude mais n' il

attendre là e

lle de dire à sur vie verbe à survie d

e cohérence rose douleur à eu

visage

de cohérence douleur ville à rtre

paysage

e taire

mais beau survi ami parler merci toi

de dire à il

il

donc dessine donc cherche perdu

cohérence syntaxe

voyage

où se sait se perd et se cherche se brise où

:

(ce contre quoi non le corps verbe brise

ou tout(e) autre terrible indiscernablement semblable mouvance)

:

partir certitude vouloir

ie surv parler taire

Toute mort est un meurtre

Danielle Collobert que je n'ai pas connue. L'errante inconnue jamais entrevue. Un nom. Le renom d'une créature de poésie. Un nom sans corps sans yeux sans visage. Un manque nimbé d'un certain mystère. Un vide qui appelle son plein d'autres souvenirs. Autant le dire : j'ai lu *Meurtre* comme si c'était L. qui jour après jour aurait écrit les pages de son « continuel suicide par petits morceaux ». Des cendres remuant d'autres cendres. La même folle tendresse dans l'angoisse. Un sourire aussi irréel que la mort qu'elle portait presque trop légèrement en elle. Un visage aussi nu qu'un masque sans visage. Des yeux délavés que traversait je ne sais quel feu froid. *Tant de distance*. Et pourtant L. aussi n'en finissait pas de mourir de vivre. N'écrivant pas, ne pouvant pas, n'en pouvant plus. Se sentant se disant de trop. L'obsession d'être de trop. L'idée fixe que LA MORT EST LE CENTRE DE TOUT. (Danielle Collobert : « Je n'ai plus de centre. ») Comme elle L. attendait la fin. Le sursaut. L'une et l'autre au même âge, à 38 ans, Danielle Collobert quatorze ans après *Meurtre*. On ne se tue pas. On est tué. L'auto-négation de Danielle Collobert donne à *Meurtre* une incroyable dimension. A vingt ans elle écrivait « Je ne peux plus dire mon nom ». Pour ceux qui comme moi n'ont jamais rencontré Danielle Collobert son nom son écriture ne font qu'une seule et même lecture. Le rapport de notre lecture à la mort c'est en quelque sorte un abîme à l'intérieur de leur coïncidence. *Meurtre* n'est-il pas le récit par Danielle Collobert du meurtre de son identité? Son écriture : la chair de son angoisse comme si la mort ne pouvait « être » que l'impossible identité de l'être? Dire que pour elle son suicide change tout ne nous regarde plus, c'est maintenant hors de sens. Sa propre mort n'a plus rien à voir avec la littérature. C'en est même la rature absolue. Reste que sa mort change brusquement notre lecture. Relire *Meurtre* bouleverse. On retient son souffle. On n'ose plus en parler. Sidérant de se dire qu'elle est morte pour nous apprendre à lire. Et quelque part pour ne pas dire nulle part, là où la littérature court à sa perte, à se relire tout à fait paradoxalement sans soi.

Michel Camus.

Bernard Pingaud

FIN

Un tiret entre chaque mot : trait d'union dérisoire qu'il fallait lire à l'envers, comme un signe de mort. Vient un moment où on ne peut plus rien contre ce silence.

1

Fin. Comme on crie : « Feu! » Mais, cette fois, il ne s'agit pas de crier. C'est tout le contraire : le mot doit être prononcé avec douceur, comme s'il ne devait jamais finir. Car la fin s'avance à pas feutrés. Elle ne claque pas, elle dure.

Ainsi l'écriture voudrait dire l'interminable. Elle travaille sur l'incertain, le fragile. Mais elle ne peut y toucher sans l'« achever », comme on achève un blessé. La vraie fin est alors renvoyée à plus tard.

2

Là ou ailleurs, peu importe. Je veux dire qu'il s'agirait d'une chambre pareille à n'importe quelle autre chambre. Sa seule particularité serait d'être située tout en haut de l'immeuble, au bout d'un long couloir étroit. Si un fugitif venait à s'engouffrer dans la maison, c'est là qu'il trouverait le meilleur abri. L'immeuble lui-même étant promis à la démolition, la plupart des habitants l'auraient quitté. Il ne resterait plus que quelques locataires obstinés qui se cramponneraient, faute de mieux, espérant on ne sait quel sursis.

Qu'il y ait un autre monde, et que cet autre monde se trouve ici même, c'est sûr. La difficulté commence quand tu t'aperçois que l'autre monde est double, et qu'il est autre parce qu'il est double. L'autre monde peut prendre le visage de l'évidence : il est là, devant toi, offert, tu n'as qu'à tendre la main, à dire oui, un oui bienheureux et tranquille. Mais l'autre monde peut être aussi ce qui n'est pas là, ce qui se dérobe, ce qui dit non. Il y a le jour et il y a la nuit. Dans un cas tu consens, dans l'autre tu désires. Mais que tu consentes ou désires, c'est toujours le vide que tu rencontres. Un vide que tout vient immédiatement remplir, ou un vide que rien ne remplira jamais.

4

Au début, on ne voit pas. On commence par entendre avant de regarder. Il y a un bruit, de l'autre côté du mur : craquement, grincement, comme quand un dormeur se retourne dans son lit. Puis un soupir, ou une parole prononcée à voix très basse. De nouveaux craquements, de nouveaux soupirs, plus forts, plus rapides. A la fin, un cri. Et quelque temps après, ça recommence. Quelqu'un doit souffrir, à côté.

5

Aucun doute : ça se défait. On aimerait pouvoir continuer comme avant, du même pas paisible. Mais quelque chose a dû se casser quelque part. Il y a des trous, pendant lesquels on n'entend plus rien. Le public, dans la salle, devrait se montrer patient, et ne pas attribuer à une défaillance de l'artiste les brusques interruptions du spectacle. L'artiste, qui tient à sauver son personnage, en est le premier désolé. Car ses silences ne sont pas dus au hasard. Il a l'impression que le plus important s'y cache. Mais comment l'y trouver?

6

A l'écoute, tout près, l'oreille rivée contre le sol, un mot surgit : « chose ». Et aussitôt, parce qu'on a la triste habitude de faire des phrases : « il y a », « il y a la chose », ou « il y a quelque chose ». Et c'est déjà trop. La chose est partie.

Ou bien : l'arbre, on voudrait qu'il se taise. Mais à peine l'a-t-on regardé qu'il dit, ostensiblement : « Je suis un arbre. » Et se dérobe derrière cette affirmation que personne ne pourra contredire.

7

Je sais : ce qu'on ne peut pas dire, en un sens, n'existe pas. Il n'y a rien hors des mots. Mais le contraire est vrai aussi, exactement. Et c'est l'articulation de ces deux évidences qui fait mystère.

8

Lieux signaux. Par exemple, un début d'escalier, plutôt sombre, avec sa rampe en bois et, en bas, un pilier couronné par une boule de verre, sur un socle de cuivre. Imagine ce lieu quand tu n'es pas là. Comment est-il si personne ne le regarde? Comment survit-il à ton absence? Le même lieu suivant les heures, les jours, les saisons. Glacé et humide l'hiver, frais l'été lorsqu'on vient de la rue. Son odeur probable qui ne varie pas d'un bout de l'année à l'autre. Et surtout cette qualité élémentaire qu'il a de subsister, immobile et muet, qui est son être — l'être — tout simplement.

9

La visite a eu lieu. Qu'il n'en reste aucune trace peut paraître étrange. Car si, vraiment, le visiteur n'a rien laissé

derrière lui, comment pourrait-on savoir qu'il est venu? Il faut supposer que cette absence de trace est précisément sa trace à lui, sa manière, son signe.

10

Derrière, en avant, comment dire? Ailleurs, mais aussi tout près. Ce qui ne peut se partager avec personne. Donc on ne devrait même pas essayer de le dire. Pourtant si c'était là le véritable bien commun, la chose du monde la mieux partagée? Alors, il y aurait deux raisons de parler : pour porter témoignage, et pour ne plus rester dans son coin. On lancerait un timide appel, dans l'espoir de rencontrer un écho quelque part. Avec l'idée que, de proche en proche, tous les autres finiraient par faire cercle autour de cette évidence.

11

Quand tu parles, il n'est plus là. Pourtant il ne peut être bien loin. C'est donc que ton discours l'éloigne. Mais éloigner n'est pas le mot qui convient. Mieux vaudrait dire que ton discours l'efface, provisoirement. Et en même temps, le met « en demeure ». Il est cet autre à qui ton discours s'adresse et que tu ne peux voir (tu ne peux même pas être sûr qu'il existe) parce que c'est aussi ton discours qui le fait être.

12

Le projet, formidable, est aussi des plus simples. Je voudrais réduire l'écart qui me sépare de moi, me rejoindre. Toucher le port enfin. Malheureusement, la méthode (l'écriture) contredit mon ambition. Loin de me rapprocher de moi-même, l'écriture consacre la dispersion que je voulais réduire. Le peu de réalité qu'avait encore ce moi s'y dissout définitivement. Ai-je donc fait fausse route? Non, le vrai mystère est qu'il n'y a pas d'autre route.

Comme si ce moi que je cherche à atteindre ne se cachait nulle part ailleurs que dans le mouvement qui en dissipe l'illusion. Comme si ce moi ne pouvait jamais être autre chose que le « malgré moi » de l'écriture au travail dans l'illusion enfin reconnue.

13

Non pas mourir, mais disparaître. Ne plus être nulle part. Il faudrait donc imaginer un lieu indistinct, impossible à situer, où l'on ne connaîtrait personne et où personne ne vous connaîtrait. On serait ainsi réduit à l'existence nue. Alors, pourquoi continuer? Justement parce que l'existence serait nue. On ne pourrait pas aller plus loin, tomber plus bas. Mais l'entreprise est chimérique. Car elle suppose encore la présence d'un témoin pour authentifier la disparition. Ce témoin ne pourrait être que moi. Donc, je n'aurais pas disparu.

14

Chose poignante : un oiseau qui sauterait de branche en branche, sans jamais cesser de chanter.

15

Alors, on s'incline? Il le faut bien. Non, c'était ton intention depuis le début. Tu as pris grand soin de la dissimuler. Autrement, le jeu n'était plus possible, ni la tristesse qui doit suivre sa fin. Mais tu connaissais la règle qui veut qu'on perde toujours : c'est toi qui l'as fixée.

Un coup veut dire : « Je suis là. » Plusieurs coups, diversement combinés, forment le message. Mais si tu ne connais pas le code, tu n'entends, venue d'ailleurs, que la même affirmation obstinément répétée : « Je suis là, je suis là... »

Henri Deluy

De Danielle Collobert

1

se fait
mètre par mètre
quelque chose
que chaque mot
commence
par dire

parfois un
centimètre étroit
qu'on peut
enfermer dans ce tiroir

2

voisinera l'épaisseur
négligée
les inventions
des vieux artisans du médaillon

toi c'est toujours
dans cet œil
au dessous

à demi
ton heure
venue

3

comme l'amour
l'amour

58

comme
dans sa justification
à la fleur
se compare

a
le grand mérite
à une fleur
de se comparer

4

se dérobent
grands objets naturels
la moisissure
de la merde
inséparable promptitude
commodité
les bras
dans le sang
plutôt légers
à parcourir les vacheries

5

la botte à toi
et
à ce linge de laine
pendu
qui continue
de peser

plus courts les jours
dès minuit
l'élément humide de la joue

à la blessure

6

avoir
après

59

de ses mains
pleuré doucement
sèche
le
trop peu connu

de lieu
l'indication
pour le printemps

7

où tout le monde a raison
la tête préparée
puis au-dessous la tête
un soir de juin
infiniment plus longtemps
plus longtemps que
ta nudité
en dépit
de
la terre mouillée

8

ne pas le savoir
tenir le gras
frapper de nuit
à l'aiguille

elle contre elle
dans la ville
où elle tombe donnée

l'impensable se défait
du sol au sol l'habileté
le fil

60

9

qu'à moitié
ne se déshabille
la bouche

trois mots de plus
après l'autre la joue

des putes langage et de la nuit
parole en rond près de l'épaule
seule

dans le corps
l'arrêt

10

solidifié
le duvet l'hésitation
muscles
dans le temps
cloque
contre le ventre
avec dans l'intervalle
le bloc

dans la chair
le lambeau

11

calme tellement
te retrouver
ne pas
même pas dehors

tout bas
entendre
la main

61

la dépouille
à déplacer

12

de
la tête
les petites industries
et
près de la bouche
ses revêtements

ton visage
dans le désor
qui n'arrive jamais

13

le mur
en quatre

62

Hubert Courcoux

Le ça, donc

NOTES - PARCOURS AUTOUR DE
DANIELLE COLLOBERT

AVANT-PROPOS

Un parcours — un itinéraire de dérive — et des notes accompagnant ce périple incertain — des esquisses — peut-être seulement des approches — quelque part, un nom — quelque part, un corps — à peine une vie — une plaie grande ouverte au jour — un affront aux silences qui l'entourent —

ailleurs, quatre titres jalonnant l'espace — le vertige saisi d'une cruelle vérité — une histoire racontant l'histoire des gestes, l'histoire des mots — une fin impossible à admettre, à supporter —

entre *Meurtre* (1964) et *Survie* (1978) quelque part, Danielle Collobert — (*Dire, Il donc.*)

MOUVANT, LE SOUFFLE

« ... un jeu, cruel, s'effectue entre le langage et le corps, l'écriture et le désir, comme une *dévoration*. Et le souffle transmis à la page se retrouve renvoyé à celui qui écrit. Cet effet *en retour* (accepté ou non, mais « douloureusement ») est l'enjeu partiel de l'écriture. Une force s'élabore que je désire et qui fait naître *un corps autre*. Tout se passe comme si l'écrivain était sacrifié au corps du texte..... »

Anne-Marie ALBIACH
(entretien in *Action Poétique*, n° 74-1978)

63

§ ÇA DES MOTS

* Dire II : deuxième séquence d'un récit androgyne — là où quelque chose bascule définitivement — n'y reste que l'accélération, le déchainement de la machine à broyer le sens — Dire II, ou le branchement à même le cœur et le corps des mots —

* texte écorché pour mieux voir ses fibres — texte à vif — nerfs de la parole — éternel recommencement, éternelle découverte de la déchirure — là où je / tu (ou il / elle) s'effacent — « encore une fois des mots — l'équivalent d'une mort — ou le contraire même — ou peut-être rien » ; « le premier trait — à peine effleurer — noircir — passage opaque du cri au signe » —

écriture comme tranchée, découpée par plans — articulation comme trait — trait comme apnée — à bout de souffle, au bord de l'excès — celui de vouloir tout dire — là où tout s'invente —

« arrive le flot épais — incohérent — énorme chute de mots emmêlés — bousculés — broyés aussi — méconnaissables — la pâte — les vomissures — une bouillie sans cesse mâchée — avalée — rejetée jusqu'aux lèvres infranchissables — ravalée encore — va-et-vient intérieur amer — insupportable — jusqu'au dégoût parfois — jusqu'au rire »

* on en oublie le sujet qui parle, l'objet insaisissable d'où la parole naît — parole incertaine que Dire I annonçait — comme si nous n'habitions pas le langage, comme si c'était le langage qui nous habitait — impossible de revenir en arrière — de décrire des lieux, des personnages fussent-ils des pronoms — on avance — toujours plus loin — toujours plus au fond — comme si rien ne devait nous arrêter dans cette quête — et si dans Dire I partout se laissait deviner la question « qui parle? » ici ce serait plutôt « d'où ça parle, qu'est-ce qui en nous parle? »

là, un espace grand ouvert pour mieux pénétrer le silence — Dire II : histoire des mots, encore, naissance des mots — quelque part, cela s'entend :

« des mots — en tourbillon — noyant le silence — la tête en caisse de résonance — martelée par des sons amplifiés démesurément — habiter chaque mot — emplir se couler à l'intérieur — dehors enfin »

* ainsi un lieu originel — un gouffre où ça parle tout seul — quelque

part, cet embryon de dialogue-monologue intérieur — aphone à force de crier —

ça des mots : titre d'un court texte à propos (ou pour, ou autour) de Joyce — atelier d'écriture où la voix de Danielle Collobert vient s'incruster de biais — texte étrange, tant par sa concision que par sa discrétion — texte fait de lambeaux échappés de Dire II — reprise des mêmes mots, des mêmes séquences — seule l'articulation change — comme si, parlant d'un autre par allusion, elle ne pouvait que raconter l'écriture — texte anti-hommage, anti-mémoire — Joyce ne serait présent que par cette distance, cette dérive dont son écriture est porteuse — rien dans ce « ça des mots » qui ne soit dédié, consacré à Joyce — tout se lit entre parenthèses, d'un simple clin d'œil

« jusqu'à présent — discours — dans le désordre — malgré tous les essais d'organisation — réduire de plus en plus — réduire à rien — isolé dans la page — affolement dans le silence — créer un mouvement un bruit — pour rompre — jusqu'à présent — silence toujours insupportable »

parler de Joyce en le taisant, loin de toute démonstration :

« une cassure dans l'ordre — ... quand ça parle au passé... essayer toujours de tout brûler — ne pas laisser de trace — une terreur si grande des souvenirs »

ça des mots, lieu vacant, envahi de liquides et d'air, voyage vers la peau, perspective du dire — « aucun lieu pour le mot... tracer un mot — entre deux flux — si on pouvait faire ça — effacer — recommencer sans cesse le même signe »

* Dire II; ou l'envie de laisser le langage se raconter, le désir brut d'une nudité sans voile — texte rythmé narratif le rythme, texte synopé figurant l'asphyxie — ainsi tout semble fonctionner à deux niveaux et ces niveaux se juxtaposent — parler de l'écriture, du mot, du son, en les provoquant; mis en jeu, mise en joue — ré-écriture de l'écriture et non discours sur l'écriture — projet sans but où se perdent l'assurance et la sécurité d'être là, quelque part, au milieu d'un récit — ce que déjà Meurtre et Dire I avaient entamé, là irrémédiablement disparaît — alors « ... abandonner les débris — les restes — la page — pouvoir s'amputer des mains — des yeux — d'autres mutilations aussi — devenir peu à peu un souffle qui s'éteint »

texte sans frontières, ne vivant que dans (de) son immensité offerte, comme ouverture, circulation, « accélération imprévue — d'un mot à l'autre — sans cohérence — sans but sûrement »

texte — pore, qui suinte, de partout venant et partout s'épandant — écriture suicide, épanchement vers un plus de conscience, un plus de voir —

comme si un mot poursuivait un autre, précédant un autre qui attend, celui que peut-être on ne dira pas, ou d'une autre manière — « essayer de leur côté — tous les langages possibles — sans jeu »

* « barre d'attache à la place des mots » — de nouveau donc, au cœur de l'essoufflement, entre cri et silence — ce lien à peine audible, à peine visible — entre les secousses et le calme apparu — l'illusion d'un calme définitif — tout est là à jamais sur le point de s'évanouir, de glisser de la mémoire — tout est là qui revient, détruisant l'équilibre — écriture — palimpseste tout entier contenu dans cette alternative — entre rien et tout, tout un processus s'installe, laissant palpiter la langue — quelque part, personne ne parle — on ne parle de personne

« des milliers de mots avant de dire je — avant qu'il arrive quelque chose »

* comment lire ce récit de la parole, de la naissance du son corporel, de son émergence sur la page blanche? — comment, dans cette atmosphère étouffante, ne pas crier à voix haute, ou plus précisément scander à en perdre haleine? — au fil des pages, le texte se crispe; se réduit à ce qu'il veut représenter: cette répétition d'un même geste, cette plongée vers l'infime, ce sursaut enfin à l'approche du silence — entre le « n'arrive pas à dire » et le « arrive à se taire » c'est toute l'histoire d'une langue à même la chair — quelque part le souffle et sa tension, quelque part l'image percutée, l'écriture —

« dans cet espace ainsi distendu
dans l'inhabitable »

« laisser venir le son — le serrer

« doucement — l'engluer — le retenir sans oser
laisser couler enfin le mot au bord des
dents — ça pour toute douceur déjà souffrance »

« perd le mot
perd sa forme
sans modeler
un son

grand ouvert
hurle »

« n'arrive pas
n'arrive pas à être
disparaître »

« user des mots — finir par des gestes — avoir fini par des
gestes —
user des mots jusqu'à l'épuisement — l'expiration — la mort
du son »

* mots à voir — à supposer rouges, comme des globules pétris, déversés dans la bouche, venant affleurer là aux lèvres prêtes à s'entr'ouvrir; n'attendant que cela, cette modulation à l'infini du cri enfoui; laissant enfin couler, bouillonner, comme le cœur mis à nu s'écrivant, s'enregistrant comme alphabet infixable —

« des débris d'explosion
des débris — des mots informes
méconnaissables
ce qui reste
encore avant
juste avant
dernier mot — hors atteinte »

« l'écriture
peut-être
présence là — seule
immobile fixité »

* au bout de quoi l'auteur (dans sa périphérie) s'imaginerait ainsi fluctuante, ainsi imprécise, invisible — et cela ne concernerait qu'un corps (le sien ou bien un autre) secoué par les mots, trituré par leur pression, dans une même étreinte, en proie à leurs convulsions, loin de tout écart, de tout refuge — impossible alors de s'éloigner, de s'échapper hors des mots — mots — murs résonnant dans la cage cérébrale, mots — vagues n'apportant que l'en-dessous qui reflue —

(et ainsi, partis d'une ville dont nous n'aurions rien su, croisant des personnages aux formes indistinctes, sans genre et sans nom, nous serions arrivés là, où le corps parle autrement, corps dé-marqué où, quelque part, inscrite et tremblante, une nouvelle langue se nouerait à la peau et jaillirait —)

et là où ça bat, au plus profond, le sens se casse, et tout se précipite en avant, vite, très vite, dans l'urgence de la survie, comme chair et cri entremêlés —

§ L'ÉCOULEMENT D'UN PEU DE SANG

* « n'être pas sûr d'être là — question sur la certitude — question sur la présence — pas tellement présent à soi-même — ni sûr de rien — alors — petite sensation de vie — quelque part — toujours dans le flou »

malgré l'autre, en face, qui s'éclipse, malgré celui-là ou celle-là qu'on ne connaîtra jamais — la dualité de Dire I se fond — les deux de Dire I, l'unique de Dire II — étrange transformation des destins — l'un et l'autre se croisant peut-être, dialoguant dans une seule fusion, ne se séparant que d'une voyelle — l'unique ayant phagocyté la différence pour la creuser — regard retournant la peau, dedans et dehors se transfusant sans effusion — le mouvement de l'un à l'autre devient interne, ne ressasant que la même énigme — corps unique se dédoublant de l'intérieur, comme fracturé par une force extérieure — alors « essayer d'en rester au souffle au cri — ce qu'il y a de plus sûr peut-être mais à l'intérieur même — l'effritement — le souffle heurté — le cri cassé — brisé — »

* (je la cherche là, pour étouffer le remords, n'étant qu'un autre devinant le centre, la fêlure, la rouge cicatrice qui la fait sienne — là où déjà sa parole se fixait — j'approche d'une enfance sans yeux qui la porte — la mer, comme si ça bougeait au fond, comme si après ça on ne pouvait plus rien décrire, tellement l'image se trouble — photographique d'une absence au monde — un réel auréolé de sang — souvenir d'un meurtre, souvenir d'un événement trop enterré pour le vivre encore — traumatisme d'une histoire qu'on ne peut raconter — la blessure et le passage du noir au jour — magma d'impressions et de douleurs — tout revient là dans ces pertes face à la béance qui déjà se contracte — obsession d'une vision, point de fuite d'une métaphore — histoire d'un meurtre au pluriel, passé maintenant au creux du cerveau — lobotomie par des mains anonymes, corps devenu d'un seul coup son propre couteau — je la retrouve là, enfin, où nous ne nous rejoindrons jamais — « limite de la déchirure — écarter les plaies toujours un peu plus — ouvrir les blessures — plus profond — plus large »)

* voir là les brèches; les trouées; le cœur qui perle; la chair qui craque; ça et le rire du supplicié chinois: « et le cri s'ouvre — s'amplifie — émerge du creux béant — et en courbe — retombe — les lèvres restent ouvertes sur rien »

alors tourner autour, tourner vite dans la démesure, frapper de tous côtés, se placer au milieu de la cible transparente, trajectoire prévisible où l'on évolue seul ou à plusieurs — fuir, vite, fuir l'objectif qui traque et claque —

* corps sans cordon, sans rapport aucun avec l'autre, décalé, seul pour toujours — en face le double qui se fissure, l'opposé d'un miroir — architecture qui s'écroule, décor qui se dissout — un corps se plie à se vouloir multiple — corps — texture d'une tout autre matière

« pour s'apparaître peut-être de temps en temps — sans image — sans reflet — seulement s'entendre — le souffle — le cri — les mots — quelquefois — avant de disparaître — tracer quelque chose — quelque part — pour rien — sans nécessité sûrement — être là — partout — encore — à essayer »

« perte de l'ossature surtout... une coulée — tout le long du corps — lentement se répandre — des vagues — des soulèvements douloureux... »

* Dire II: ça du corps, des mots qui saignent — horizon ayant traversé la rétine, se logeant entre jambes et cœur — saccade de convulsions — quelque part, des orifices branchés vers l'ailleurs — « la masse du corps elle-même resserrée — ses limites rapprochées — presque jointes — devenir une infime paroi — un mince écran où se projette seulement une absence figée — »

laisser alors le mouvement se faire, le travail s'accomplir — laisser l'angoisse exploser, l'électricité tordre le squelette — lutter aussi contre les captures, les érosions, lutter contre le temps qui désagrège — ne pas l'accepter comme une évidence — « n'être sans doute qu'un tremblement — entre les mots le long du mur — trembler — des lèvres — des mains... »

corps en suspens, dévoré, mordu par une impatience plus puissante que le cri qu'il va pousser, qu'il ne pourra que pousser, s'écartelant des profondeurs —

corps sans organe, ou seulement organisé, structuré de telle façon que rien ne puisse plus s'appartenir et se définir — corps dissous, flottant au milieu de chuchotements interminables — caisse de résonance que rien ne peut empêcher de hurler —

« encerclé
corps ouvert
traversé par le souffle »

« effort du souffle
des mots
se gonfle
s'accumule au bord »

« le corps là
finit là
achève de se séparer en mots
disloqué
se raréfie »

« étalés là — en corps blanc — à peine à survivre au souffle
— lambeaux — déchets de sons — leur sourde odeur.. »

* ce qui s'entend, tout près, revient frapper à l'intérieur, ne laissant pour trace de sa présence, qu'un afflux de sons — éparpillement d'une solitude essentielle racontant l'essentiel de l'être — après quoi, l'incertitude, la peur de n'être que cela : un rien au milieu de signes, une absence trouée, un enfouissement — quelque part le corps, et son souffle, dans un même rythme, une même intonation, se créent et se déchirent —

le corps, son souffle, mouvants « ... pour ne plus l'entendre battre seul — sang aux tempes — circulation intérieure désespérante — l'écoulement d'un peu de sang — ça des mots — sans doute — un peu »

Toutes les citations de ce chapitre sont extraites de

DIRE II